

Serge Prioul

Faute de preuves

Couverture

Marie-Christine Thomas-Herbiet

Avant-Propos

Jacques Josse

Collection Pleine Lune

À Colette Bouffant
et Sylvie Durbec
mes deux Socrate

*Me voilà assis dans un café
en train de boire un coca.
Une mouche s'est endormie
sur la serviette en papier.
Il faut que je la réveille
pour essayer mes lunettes.
Il y a une jolie fille
que j'ai envie de regarder.*

Richard Brautigan

*ce qu'un corps cherche
tout contre un autre
c'est peut-être le moyen
de trouver en lui une issue.*

Michel Bourçon

Avant-propos

Il y a eu ces guerres en lui, ces humeurs qu'il ne pouvait dompter, cette soif inconnue que nul alcool ne parvenait à apaiser, ce travail harassant qui usait, la fatigue qui étreignait corps et neurones, le blues du dimanche soir, (« l'ouvrier y tient éveillée sa peur du lendemain ») qui le ceinturait jusqu'au matin. Il y avait sur l'un des plateaux de sa balance intérieure un inquiétant tohu-bohu qui ne lâchait pas prise et sur l'autre un besoin irrépressible qui germait, l'invitant à se mettre en route pour découvrir des contrées plus lumineuses. Il fallait rompre avec ce mal du dedans qui se propageait tout autour. Cela, cette période de sa vie, Serge Prioul l'évoque discrètement, sans s'y attarder plus qu'il ne faut. Mais son passé est là, qui existe et qui fonde en partie son présent. Il est morcelé dans sa mémoire et lui dicte des choses qui « ne sont pas dans l'abstrait ». Restait à les dire, à les écrire, à s'en extraire pour aller de l'avant. Cela ne fut sans doute pas simple mais ces mots, qu'il a appelés et qui sont venus, qu'il a appris à manier et à assembler, lui sont peu à peu devenus nécessaires et salutaires.

« Un jour arrive
Où tu écris
Par curiosité
Juste pour savoir
où va te porter l'écriture »

Le regard constamment aux aguets, tout à la fois curieux et étonné, il a vite compris que les mots, pour

peu que l'on parvienne à bien s'en saisir, pouvaient s'avérer tout aussi efficaces qu'un appareil photo pour restituer quelques-uns des instantanés qui s'offrent à nous quotidiennement. D'ordinaire, personne ne les capte vraiment. Lui, si. Qui note, sans s'épancher, en restant à sa place, en ne prenant jamais celle des autres, au fil de ses déplacements au bourg ou en ville, ou lors de l'une de ses stations en terrasse du *Quai Ouest* à Rennes, ce que son regard détecte et lui transmet, suscitant à chaque fois une émotion qu'il s'emploie à décrire. Il le fait avec simplicité et justesse. S'il lui arrive de fondre, il s'arrange pour ne pas se laisser submerger. Ses poèmes courts et concis ne s'écartent jamais du motif qui les a fait naître. *Faute de preuves* fourmille de scènes brèves, de propos entendus et judicieusement repris, de moments particuliers, de fragments de mémoire intime ou collective, de portraits ciselés, de retours sur soi, de dédicaces aux proches, d'adresses au monde ouvrier et en particulier à ses père et grand-père qui furent tous deux tailleurs de pierres. Attentif à la présence des êtres et des choses, Serge Prioul avance en collectant des bribes de réalité qu'il met en forme dans ce livre de bord très intuitif et profondément humain.

Jacques Josse

Je suis longtemps allé sans me voir
Je n'y étais pas
Et je tentais de monter
Ces marches-là qu'il faut descendre

Tu lis peu
Trop de fatigue
Quelques poèmes auront été toutes tes études
Et puis des pierres
Des pierres
Tu regardes les pierres
Comme d'autres hommes
Sous les parois des cavernes
Tenant la lampe

D'autres poètes

Les mots d'enfance
Te viennent comme la craie sur le tableau noir
Ils frottent et ripent et claquent comme un point

Merveilles du blanc et noir

Les mots d'enfance ont tout plein
De poussière dans leur traîne

Et de ceux d'aujourd'hui en robe de deuil
Tu n'attends rien
Rien d'autre encore
Que le chant de l'enfance

Tant de sagesse dans tes soirs
Tu dis pourtant avoir besoin du sommeil
Et ces mots qui te viennent
Sont-ils des matins les réponses ?

Un jour arrive
Où tu écris
Par curiosité
Juste pour savoir
Où va te porter l'écriture
Tu ne sais
Que ces premiers mots
Un jour arrive
Comme soleil se lève
Après reste à savoir
Si tu diras le ciel
La vie si rapide
Le plaisir
La rage
Ou si s'écourtera
Car la muse tourne dans les draps
Ou si s'écourtera
Ton chant
Puisque voilà
Un jour arrive
Et tu sautes
En parachute

Un rien fait déborder le vase
Pourquoi ces colères
As-tu donc si mal

Si mal que tu ne le sais pas
Et que rien ne l'annonce

Tu ne vois pas arriver les conflits
En toi ces guerres que tu ne veux pas mener
Et qui te mènent

Ton corps est trop vieux
Trop fatigué trop tout
Il te porte souvent où tu ne veux pas aller

D'un homme entre deux vins
Ordonne les colères

Tu as tant de vie
Bue
Et pas assez
De toute celle qu'il te faut boire encore

Pluie verglaçante en fin de nuit
Partition glaciale sur la route du petit matin

Écriture du temps

*Papa s'est encore excusé d'engueuler Maman
Il n'y avait plus de pain
Mais c'est pas grave*

Écriture d'enfant

Il neige
Comme des mots qu'il faut
Il neige
Si doucement
Comme le jardin t'attend

Écriture d'amants

C'est comme ça tout le temps
Ce n'est pas vrai
C'est autre chose

Elle est si simple la place du mot

Un blanc où ne rien mettre d'autre

Un mot de trois lettres

Un de huit

Au-delà

On sera dans la marge

Revenir au cri du livre
Et qu'il nous trouve

Endormis dans nos silences loin du silence

Un cri pour s'extraire
Un cri de tremblement de terre

Éveiller ce qui ne veut que vivre
Éveiller
En nous pour d'autres

Comme un sourire
Pour qui ne sourit plus

Ferveur
Est le premier mot du grand livre d'existence

À mon père Henri qui en 1949 a taillé des pierres
des grands Ponts de Sée sur la Loire

Effleurement

Pas l'ambition du pont
Sa façon de relier
D'alléger

Juste la barque noire
Qui balance tremble et porte
À la rive les fascinantes absinthes du fleuve

Tu es le rêveur de lumière
La brise dans l'ombrage
Et rien ne changera du feuillage
Que le dessin du vent

À Michel

Tu ne connais pas le chemin du poème
Seulement quelque chose qui se met en place
Tandis que ton regard est posé sur ce gros chêne
Très vieux sans doute mais solide encore
Quoique un peu fendu déjà

Tu poursuis
Tête ailleurs
Égrenant entre tes doigts
Les graines rousses des *parelles**

Tu l'entends encore prononcer ce mot
Parelle
Avec son parler gallo
Cette langue du temps
Et tandis que la lumière
Baisse sur l'étang
Appuyé entre deux jeunes bouleaux
Qui enserrent la *rote***
Tu fermes les yeux
Toi aussi redisant le mot
Qu'on te souffle
Parelle
Entre silence et invisible

* Parelle : nom Gallo de la grande oseille sauvage.

** Rote : Passage, sentier... en langue Gallo.

Tu aimes bien les chiens errants
Quand ils déchirent les sacs poubelles
Aussi rebondies que leurs flancs sont creux

Le regard craintif qu'ils jettent est le même que
Celui de l'homme qui a faim

Il faut bien en face regarder les chiens

Tu aimes les chiens des rues qu'on
Ne rencontre presque plus
Parce que les poubelles ont porté plainte

Une race s'est éteinte
Race errante
De chambre à gaz

Reste les rues les bourgeois les poubelles
Et quelques hommes
On finira bien par tout nettoyer

Tu as des choses à dire
Qui ne sont pas dans l'abstrait
Ne sont pas abstraits
Malaise et vomissure

Cinq heures trente un vendredi de la semaine
Un vendredi simple d'une journée d'ouvrier
Cinq heures trente est avant tout une heure d'ouvrier
Cinq heures trente du matin
Non pas le cinq heure trente du fêtard
Et si tu as quand même envie de vomir
Ce n'est pas que tu as trop bu

Tu penses aussi à la fin de la semaine
Un peu de repos
L'apéro
Et demain bosser encore
Jardin
Maison
Voiture
Ou les vélos des enfants
Travailler
Autrement
L'ouvrier ne sait pas faire
Alors lui reprocher sa télé
Qui le rend heureux
Parce qu'il oublie

Les gens qui pensent dorment mal
Et l'ouvrier pense qu'il va falloir lundi se lever tôt

Alors l'endormissement du dimanche soir
Est toujours plus pénible

L'ouvrier y tient éveillée sa peur du lendemain
Et cette peur-là
L'ouvrier

Te submerge

Tu entres au magasin Leclerc
Assis près de la porte
Un couple devant un chariot presque vide

Tu remarques les traits de l'homme
Ça sent la rue
La rue autrefois
Mais la rue longtemps
La femme aussi te semble-t-il

Tu passes puis te reprends
C'est une collecte pour la Banque Alimentaire ?

Non, ce n'en est pas une
Il n'y en a pas en ce moment
Te dit l'homme avec un sourire

Ils faisaient juste une pose après leurs courses

Confus
Pardonnez-moi

Tu files avec ce qui ressemble à la honte

Quelque part dans un village
Cinquante enfants sont morts de faim

Tu n'as pas compris où
Peut-être en Syrie
Où est la guerre

Rien d'autre

Tu songes
Aux matins d'or sur ton Lac

À quelqu'un aussi tu viens d'écrire
Que tu ne crois plus en rien

Tu ne sais pas où
Quelqu'un a dit
Que dans un village
Cinquante enfants sont aujourd'hui
Morts de faim

Rien d'autre

Cette jeune mère
Qui tantôt disait

Je vais mourir

Un minuscule cimetière juif
Oublié sans porte
Ceint de murs
Ceint d'immeubles

Une toute jeune fille
Dix-huit ans
De charme pleine
À laquelle il manque un œil

Un œil

J'ai eu peur d'écrire ça

Dit un grand poète
Avec le nom de l'abeille

Passe alors
Dans cette salle
Des Champs Libres
Le rayon vert du poème

Tu dis souvent que tu as beaucoup de chance
Des mots le pouvoir de les écrire
Tous ces mots de la langue
Tous et même ceux de langues inconnues
Toujours avec douceur s'approcher d'eux
Leur parler avec des majuscules
Pour ne pas les effrayer
Les voilà vifs et vivants
Comme des poissons dans la lumière
Vibrent de plaisir sitôt que tu les frôles
Tu as tous les mots du Lac
Ceux-là nous chantent
Puis d'autres encore
Comme miroirs à polir
Matins à naître
Caresses des réveils
Silences

Des mots pour les soleils
Mots des pluies mots des hommes
Mots des langues
Des enfants à naître
Mots de la beauté
Qu'il faut d'eux apprendre
Et tous les mots des jours
Simples
Pour toujours les mots et d'autres choses
Réinventer

Parce que les sept lettres
Tu sais
Du
Je t'aime
Sont sacrement usées
Et comme dit un poète
Il faut nommer les choses
Pour ne pas qu'elles se perdent
De tristesse
Faute de preuves